Paris 22 mai 1921.

Ma très chère amie,

Mlle Rubenstein vient de me remettre vos jolis dessins: je suis ravie de la commission dont vous les avez chargée pour moi. Votre cœur fidèle est plein d'indulgence pour votre vieille amie, si négligente dans la correspondance, mais qui cependant pense beaucoup à vous.

J'ai appris avec peine que vous aviez été malade, plusieurs de mes amis ont été atteints de la sinusite, je sais que c'est une assez vilaine [redacted] bien souffrir.

Mlle Rubenstein nous a fait espérer que vous pourriez venir en France cette année. J'en ai une grande joie, je serais bien heureuse de vous recevoir dans notre maison de Bretagne où nous serons tous au mois de Juin. Vu mon grand âge je n'espère pas vous revoir en cette

et lorsque vous m'avez quittée la dernière fois il me sembla que c'était décidé être la séparation définitive.

Mais je suis étonnée moi-même d'aller si bien cette année je souffre beaucoup moins que l'année dernière et plus forte, et capable de marcher et de faire ce que je n'aurais pu faire les années précédentes depuis ma grande maladie: je me plaindrais de rien si ce n'était ma surdité qui me attriste la dernière période de ma vie me rend isolante de mon entourage et me met dans une sorte de solitude morale à laquelle j'ai de la peine à me résigner. —

Nous avons reçu cette semaine M. Bigelow qui est revenu du Midi en il n'était de passer trois mois pour se reposer, car il était très fatigué: les quelques semaines qu'il a passé chez nous en Septembre et année dernière nous font paraître

et les distractions que nous avions nous jusque là sont devenues une intimité affectueuse.

Depuis longtemps nous n'avons aucune nouvelle de Staël, je ne sais s'il est venu à Paris, mais nous ne l'avons pas vu. Il doit être tout à fait pris par tous les problèmes de l'heure présente qui absorbent tout les temps et toutes les pensées des hommes politiques de la France et de l'Angleterre.

Je vous embrasse bien tendrement, ma chère bonne amie, en vous disant encore ma fidèle amitié, et mes plus sincères vœux pour votre projet de voyage en France se réalise.

à Mme Cécile Morisset

Je vais commencer (ou finis) par vous remercier de vous être si bien souvenue de mon goût pour le chocolat, ma mie, je le mange en pensant à vous.

Digital Image, 2011, The Ida M. Tarbell Collection, 1890-1944, Allegheny College Pelletier Library

Ma bonne chère Miss Tarbell. Il convient que notre petite Mère va bien cette année, elle est rajeunie depuis que vous l'avez vue en 1919; elle sort, se promène, va déjeuner en ville et ne s'enrhume plus. Son séjour en Bretagne l'a fortifiée. Elle est seulement obligée de ne plus prendre part aux conversations, mais elle entend bien quand on lui parle à elle directement. Elle sera bien heureuse si elle vous voit cet automne en Bretagne. Et moi aussi.

Le monde supporte vaillamment les coups grecs de l'obstination de Wilson contre les réserves inoffensives du traité. Il est malheureux qu'après avoir si bien conduit la politique pour amener les américains en Europe, il les leur ait présentés d'une façon si autoritaire qu'il les a dégoûtés de l'Europe et de la Société des Nations. Les Etats-Unis évoluent vers le régime parlementaire et ne veulent plus d'un Président à gouvernement personnel. C'est bien, mais ils ne veulent plus des projets de Wilson, même quand ils étaient raisonnables.

L'Europe finira pourtant par se remettre sur pied, maintenant qu'elle est débarrassée du fléau des monarchies militaires; car au fond elle a gardé sa vitalité. Sera-ce tôt, sera-ce tard? Je ne vois pas de procédé pour le prévoir. Cela dépendra aussi du temps que durera encore la sinistre expérience bolchevik qui empêche la Russie de bien produire et désorganise la production des autres pays. La France est assez calme, parce qu'elle a peu de grande industrie. Je vous envoie, chère Miss Tarbell, l'assurance de ma vive affection

Ch. Seignobos

Digital Image, 2011. The Ida M. Tarbell Collection, 1890-1944, Allegheny College Pelletier Library

XI.

Paris, May 22, 1928

My very dear friend,

Ida Rubenstein just gave me your lovely birds. I am very touched by the errand that you asked her to do for me. Your faithful heart is full of indulgence for your old friend, who forgets to write but who nevertheless thinks of you often.

I was sorry to hear that you had been ill. Several of my friends have had sinusitis. I know it is a very painful illness. You must have suffered greatly.

Miss Rubenstein led us to hope that you might come to France this year! That would be a great joy for me. I would be happy to see you at our house in Brittany, where we will be precisely in the month of September. Considering my advanced age, I never thought to see you again, and I thought that our last parting would be the definitive one.

I am myself astonished at how well I feel this year. I am much better than last year and capable of walking and doing things I could not have done in prior years since my major illness. I would have no cause for complaint if it were not for my deafness, which casts a pall over the last years of my life by isolating me from those around me and placing me in a sort of moral solitude, which I find hard to bear.

Last week we saw M. Bradley, who returned from the south of France where he spent three months to rest, for he was exhausted. We were able to recognize him once he had spent a few weeks in Brittany with us, and since then our relationship with him has become a friendly intimacy.

We have had no news from Stand (?) for a long time. I don't know if he has come to Paris, but we have not seen him. He must be completely absorbed by all the present-day

problems which take all the time and the thoughts of political men in France and England.

I embrace you very tenderly, my good dear friend, assuring you again of my good friendship and with the hope that your project of a trip to France can be realized.

Yours, Cécile Marillier

I will begin (or end) by thanking you for having so well remembered my taste for American chocolate. I think of you as I eat it, my good dear Miss Tarbell. It is true that our little Mother is doing very well this year. She has gotten much younger than when you saw her in 1919. She goes out for walks and for meals and no longer catches colds. Her stay in Brittany has fortified her. She only regrets that she can no longer follow conversations, although she hears quite well when one speaks directly to her. She will be very happy if she can see you in Brittany in autumn. And I as well.

The world now must bear the consequences of Wilson's stubbornness against the inoffensive clauses of the treaty. It is sad that after having had such a skillful policy to get Americans into Europe, he should have prescribed such an authoritarian one that he has divided them from Europe and the League of Nations. The United States are evolving towards a parliamentary regime and do not want a president who governs personally. That is all right, but they no longer want Wilson's projects, even when they were reasonable.

Europe will eventually get back on its feet, now that it is free of the curse of military monarchies, for it has kept its basic vitality. Will it be soon, or later? I don't see any well to tell. And it will depend on how long the sinister Bolshevik experiment will last, which prevents Russia from producing anything and demoralizes workers in other countries. France is calm, because she does not have large-scale industry. I send you, dear Miss Tarbell, assurances of my deep affection.

Ch. Seignobos